

Le Grand Livre de Mars

LEIGH BRACKETT



préface de Michael Moorcock



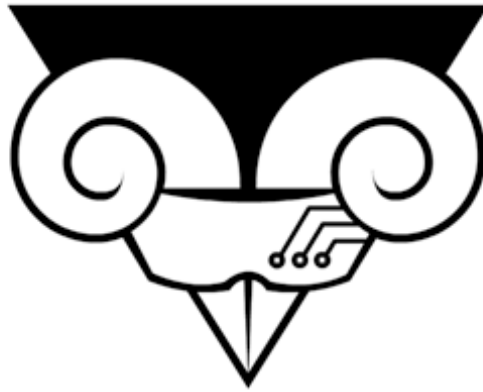
Leigh Brackett

Le Grand Livre de Mars



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Béliar'

Ouvrage publié sous la direction de Pierre-Paul Durastanti

Titres originaux :

The Sword of Rhiannon

The Secret of Sinharat

The People of the Talisman

The Coming of the Terrans

© 1953, 1964, 1964 & 1967 by Leigh Brackett

Romans et nouvelles traduit de l'anglais (Etats-Unis)

Par Pascale Aubignan, Amélie Audiberti, Michel Deutsch et Jean Laustenne

Textes français revus par Pierre-Paul Durastanti et Olivier Girard

Queen of Martian Mysteries: an Appreciation of Leigh Brackett

© 2000, by Michael Moorcock. Traduit de l'anglais par P.-P. Durastanti.

© 2008, Le Béliar' pour la première édition français

© 2014, Le Béliar' pour la présente édition

Illustration de couverture © 2008, Jean-Sébastien Rossbach

ISBN : 978-2-84344-658-0

Parution : décembre 2014

Version : 1.0 — 17/11/2014

La reine des mystères martiens

Rares sont les personnes des générations postérieures à la mienne qui mesurent l'influence majeure de Leigh Brackett sur la science-fiction et la *fantasy*. Ici ou là, Ray Bradbury et moi avons évoqué l'amour et le respect qu'elle nous inspirait, ce qu'elle nous a appris et les encouragements qu'elle nous prodiguait. Même si vous avez lu nos témoignages, vous ignorez peut-être que l'excellente série « Dumarest », menée par E.C. Tubb pendant trente ans, se voulait une imitation assumée et avouée de la saga d'Eric John Stark qui a valu à Brackett tant d'admiration. Je me suis fait raconter les récits de Stark bien avant de les lire... tout comme, tandis que je traversais l'Allemagne en auto-stop, je me suis fait raconter les textes de Borges par un Suédois hispanophone bien avant qu'on ne les traduise en anglais. « Ted » Tubb pouvait citer de mémoire des passages entiers de Brackett et concocter une version personnelle de ses récits au débotté ! Il n'était pas le seul. Avec lui et d'autres auteurs de SF britanniques des années 50, dont Ken Bulmer et John Brunner, nous avons de longues conversations passionnées sur l'œuvre de la dame et rivalisions pour recréer son style enivrant lors de « cadavres exquis » impromptus (avant que les écrivains ne commencent à se prendre pour des stars dans les conventions de SF, il y en avait toujours un pour trimballer sa machine à écrire et on se relayait dessus).

Tubb excellait à l'exercice. Le deuxième roman de Brunner, *The Wanton of Argus*, n'est pas sorti de nulle part, et on voit l'empreinte de Brackett sur les meilleurs livres d'aventures des débuts de John, des livres qu'on tient désormais, avec *Tous à Zanzibar* et *Sur l'onde de choc*, pour le pan le plus vivace, le plus accompli de son œuvre.

L'influence de Leigh s'est aussi faite sentir à Hollywood, bien entendu. Outre le scénario qu'elle a écrit pour *L'Empire contre-attaque*, on la retrouve dans toute la série Star Wars, dont le premier film sorti m'a déçu : j'attendais du Brackett, j'ai eu un ersatz. Han Solo trouve son origine, à mon sens, chez ces spatiaux durs à cuire, ces quasi-pirates qui prennent le boulot dont personne ne veut. Dans l'esprit de Leigh, ils devaient tous ressembler un peu à Bogart ! Bel hommage à l'acteur, qu'elle a connu lorsqu'elle travaillait avec Faulkner sur *Le Grand sommeil*. Bogie et elle s'appréciaient d'autant plus qu'ils se ressemblaient : deux romantiques à la langue bien pendue. Il n'y a pas loin entre les aventuriers de l'espace chers à Brackett et l'aventurier des mers que jouait Bogart dans *Key Largo*.

Dans mon souvenir, elle ne parlait guère de John Wayne ; elle partageait pourtant davantage ses convictions politiques à lui que les miennes. Je suppose que ses écarts de conduite et de langage dans la vie n'en faisaient pas un modèle idéal, d'autant qu'elle avait connu Douglas Fairbanks (autre sujet d'admiration que nous avons en commun), même si la joie de vivre que ce dernier exhibait à l'écran était étrangère à nos univers littéraires. Elle préférait le genre de personnages qui gèrent un bouge au Maroc et sacrifient leur bonheur pour la femme qu'ils aiment. Un des attraits de son œuvre, pour moi, c'était sa parenté avec ma SF de prédilection qu'on trouvait dans *Planet Stories* et *Startling Stories* plutôt qu'*Astounding*. Leigh savait se mêler de science quand l'envie lui en prenait. Ses premiers textes, que j'ai découverts pour la plupart dans les *pulps*, le prouvent. À la relecture, beaucoup relèvent de la science-fiction, pas de la *science-fantasy* que je lui associais. On y trouve des concepts aussi curieux que frappants, en sus de leur galerie de personnages colorés, ces reines guerrières sensuelles, ces dames des étoiles dures à cuire, et ces super-vilains, qu'ils soient gamins ou divins, fascinants.

On peut arguer que, sans Leigh, jamais on n'aurait connu sous la forme qu'on lui connaît la New Wave des années 60 et 70 qui a opéré sur le genre une transformation radicale — d'un réalisme mécaniste à un romantisme humaniste. Dans un sens, *2001* constitue l'épithaphe magnifique de ce type de SF. J.G. Ballard, le maître laconique de l'imagerie poétique, admiré du cénacle littéraire, qu'il a influencé presque autant que Dick, est venu au domaine par amour pour l'œuvre de Bradbury, comme maints auteurs d'imaginaire britanniques. On sait la parenté (Ray ne l'a jamais cachée) de la planète des *Chroniques martiennes*, ainsi que du Vermilion Sands de Ballard, avec le Mars de

Brackett. Avant que le monde entier ne prenne conscience de son génie, Bradbury apparaissait au sommaire des mêmes *pulps* que Leigh. Celle-ci aurait tout porté au crédit d'Edgar Rice Burroughs, mais il ne possédait ni sa puissance poétique, ni son talent spécifique. Pour moi, les meilleurs récits martiens de Brackett restent supérieurs à tous les autres.

Burroughs parvenait parfois à égaler son romantisme, mais il mettait en scène des gentilshommes campagnards (voire arboricoles), tandis qu'elle dépeignait, où que se situent leurs périples, des citadins mal dégrossis amenant leur bagage et leurs valeurs sur la frontière. Ed Hamilton qualifiait les récits policiers que publiait *Black Mask* d'aventures urbaines, et Leigh adhérait à sa description. Elle s'inspirait tout autant de James Cain, un natif du Maryland qui utilisait la langue des rues californiennes, que du créateur de Tarzan. Elle anticipait le *cyberpunk* de près d'un demi-siècle en acclimatant la prose dépouillée et les hommes blessés d'Hemingway, Hammett et Chandler aux tropes de la SF des *pulps*, comme Max Brand, surtout sous le pseudonyme d'Evan Evans, l'avait fait pour le western. Cela explique pourquoi elle alternait sans mal entre les privés au passé trouble, les spatiaux las des étoiles et les cow-boys mélancoliques. Ses hors-la-loi solitaires, habitués des franges de l'univers civilisé et souvent poussés à braver l'inconnu, ont beaucoup en commun avec le Natty Bumppo de Fenimore Cooper, dont la progéniture au regard d'acier et aux lèvres serrées apparaît dans les films de Clint Eastwood, par exemple. Dans la force de l'âge, ce dernier aurait campé un superbe Eric John Stark... et il en serait encore capable de nos jours, si l'on en juge par *Impitoyable*.

On retrouve des échos de Leigh Brackett dans les œuvres de Delany, Zelazny et autres écrivains qui ont repoussé les limites de la SF et laissé un ensemble de fables visionnaires, comme Jack Vance, dont *Un monde magique* a inspiré à son tour le *Viriconium* de M. John Harrison. Il y a eu une vague controverse sur le fait de savoir qui, de Jack et moi, avait le premier décrit l'interaction des humains et des dragons. Il l'emporte sur le plan qualitatif avec *Les Maîtres des dragons* (et il joue mieux du banjo que moi), mais ni lui ni moi n'avons l'antériorité. Lisez « The Dragon-Queen of Jupiter » (*Planet Stories*, été 1941), une nouvelle de Leigh — affaire classée. Il y a même toute une foule d'albinos dans ce texte ! Outre Anthony Skene (*Zenith the Albino*, 1935), c'est elle qui devrait toucher les royalties d'Elric !

Parmi ceux qui avouent son influence, on compte Harlan Ellison, Philip Jose Farmer, Marion Zimmer Bradley, André Norton, Gene Wolfe, Tanith Lee et Karl Edward Wagner. Même Edmond Hamilton aimait à dire que l'épouser lui avait permis de s'améliorer. Avec Catherine Moore, Judith Merrill et Cele Goldsmith, Leigh a été une des vraies marraines de la New Wave. Et si quelqu'un croit me piquer des idées, c'est à elle qu'il les doit.

Comme le démontrent les textes de ses débuts, sa force ne résidait guère dans l'intrigue : elle a recyclé la même durant ses premières années d'écrivain. Bizarrement, l'originalité lui faisait aussi défaut pour sa nomenclature extraterrestre. Elle a donc travesti la moitié du panthéon celtique et déguisé lieux et personnages contemporains. Si Barrakesh (une vieille cité martienne) sort de la bouche d'un Marocain enrhumé, pour ma part j'ai été surpris de retrouver Rhiannon changé en mec dans le beau roman paru en volume chez « Ace Double » où il était apparié avec la première réédition en poche de *Conan le barbare*, une affaire pour 35 cents ! De même, les titres de ses textes prêtent à confusion. Elle ne devait guère espérer les voir repris en recueil, d'où de nombreuses similarités : « La Lune disparue », « Le Lac des disparus », « La Forteresse des temps perdus », « Les Derniers jours de Shandakor »... Un sentiment de perte ou de finalité y transparait, surtout quand ils concernent le Mars qui se meurt depuis des millions d'années, ce Mars où Stark redécouvre parfois des cultures déjà anciennes du temps des dinosaures. Cette ambiance, qui rappelle le Gothique du XIX^e siècle dont les anti-héros perdus d'avance défiaient en vain la vie même, possède également un caractère très américain, par son évocation d'un monde appelé à disparaître tel que le décrit un roman comme, entre autres, *Le Dernier des Mohicans*. Dans les récits martiens, toutefois, Leigh pleurait autant la simplicité en perdition que la complexité perdue. *Le Recommencement*, vision élégiaque et nostalgique d'États-Unis rachetés où les Amish forment la seule société à survivre avec succès, est une fausse dystopie, l'une des meilleures que j'aie lues.

La plupart des personnages de Brackett traînaient un lourd passé. Tantôt on le découvrait un peu, et tantôt non. Je pense que cela dépendait de la tournure que prenait l'histoire. Leigh écrivait presque sans notes préalables ; mais si elle naviguait à l'estime, elle parvenait le plus souvent à bon port. Elle avait un instinct très sûr, et elle savait s'y fier. Lesdits personnages ne varient guère d'un texte à l'autre, comme chez Howard. Le protagoniste, souvent un spatial malchanceux, une gueule cassée qui en a gros sur le cœur ou lourd sur la conscience, accepte, pour oublier un passé peu glorieux, les boulots et les femmes dont personne d'autres ne voudrait ni ne pourrait se dépêtrer. Elle a complexifié ce schéma au long de sa carrière, mais la Brackett du *Grand sommeil* ne diffère guère de celle du *Privé* trente ans plus tard. (Ce dernier film comprend une de mes répliques préférées, lorsque le méchant, qui vient de défigurer sa copine avec une bouteille brisée, dit à Marlowe : « Elle, je l'aime. Toi, je ne t'apprécie même pas. ») Il n'y a pas bien loin non plus entre la Leigh de la première nouvelle, « The Martian Quest » [La quête martienne] (*Astounding Stories*, février 1940) et celle de la dernière, écrite au milieu des années 70 avec Edmond Hamilton, « Stark and the Star Kings » [Stark et les Rois des étoiles]. Si la

complexité de ses personnages n'était que suggérée, elle restait crédible. Leigh excellait en effet à créer une *ambiance* — et nul doute qu'elle hausserait le sourcil devant mon terrible accent français, mais cette fameuse *ambiance* vous fichait un sacré *frisson*. Voilà une atmosphère qu'on inhale à pleins poumons, comme chez Bradbury et Ballard. Pourquoi se soucier de l'intrigue quand on a cette atmosphère qui vous donne le vertige et qui vous laisse en manque ? Oui, on devenait vite accro à Brackett. On fouillait les bouquineries à la recherche des vieux *pulps* qui contenaient les textes inédits en recueil. (La plupart figurent désormais dans *Martian Quest*, Haffner Press, 2002.) On faisait une fixation sur Stark. Tant pis si on se doutait que le héros n'aurait ni l'or ni la fille, mais recouvrerait l'honneur. La qualité des intrigues s'est améliorée avec le temps, sans dévier guère du patron initial : un homme qui n'a plus rien à perdre se voit offrir une tâche dangereuse qu'il ne peut pas refuser. On le trouve dès « *Martian Quest* » et on le retrouve dans la célèbre collaboration avec Bradbury, « *Lorelei de la brume rouge* ». Leigh éprouvait un orgueil presque maternel envers Ray, et le fait que ce texte sorti avec le nom de Brackett en gros caractères ait reparu plus tard avec la primauté accordée à Bradbury l'avait ravie. Ray lui inspirait une vive affection. Elle se réjouissait de son succès. Moi aussi, je crois avoir été, par certains côtés, un des fils putatifs de Leigh. Elle avait le chic pour vous faire vous sentir fier, et une intégrité bien rare de nos jours. Sa sympathie allait au perdant, surtout quand il tâchait de s'en sortir. Elle l'a montré dans *Rio Bravo* et dans ce merveilleux roman historique, *Follow the Free Wind* [Suis le vent]. Et bien sûr, quand Eric John Stark a resurgi dans *Les Voix de Skaith* et ses suites, c'était, selon les termes mêmes de Leigh, toujours en tant que loup solitaire, que hors-la-loi.

Donald A. Wollheim, qui l'admirait autant qu'il se situait à l'opposé d'elle sur l'échiquier politique, la présentait comme la meilleure fusion possible de Burroughs et de Merritt, et il a été très fier d'éditer une grande part de ses premières œuvres en volume.

Elle a épousé Edmond Hamilton le 1^{er} janvier 1947 (Ray était leur garçon d'honneur). Dès 1940, il l'avait bien aidée à discipliner son talent. Avant d'entamer un nouveau roman, il en écrivait un long résumé et un plan détaillé par chapitres ; pour sa part, Leigh s'asseyait devant sa machine et se lançait. Elle disait devoir à Ed la majorité de ce qu'elle savait de la structure d'un livre, et il avouait volontiers que son style à lui s'était beaucoup amélioré sous son influence à elle.

Elle se basait sur un paysage, une image, une sensation. Ce n'est pas l'intrigue qui séduit, mais la désolation romantique qui rappelle les racines gothiques de la science-fiction et qui se trouve, entre autres, chez Mary Shelley, Ann Radcliffe et les sœurs Brontë. Écrits vite, ces premiers récits ont quelque chose de poèmes visionnaires. Pour moi, les meilleurs *pulps*, ceux qui proposent les textes les plus colorés et souvent les moins

datés, ne sont ni *Astounding* ni *F&SF*, si prestigieux qu'ils aient été. Avec *Weird Tales* et l'excellent *Unknown* de John W. Campbell, *Planet Stories*, *Thrilling Wonder Stories* et *Startling Stories* offraient un style plus original et innovant que leurs respectables confrères. C'est à leurs sommaires que j'ai découvert Charles Harness (l'auteur de *Vol vers hier*, un classique du romantisme qui vaut *Capitaine Blood*), Alfred Bester, Theodore Sturgeon, Jack Vance, Philip Jose Farmer, Fritz Leiber et bien d'autres. Vers la fin des années 50, il n'y avait plus que *Galaxy* pour publier le meilleur de ce genre-là, comme par exemple *L'Homme démoli*, de Bester, que je tiens pour un roman typiquement américain qui reflète l'esprit de Tom Paine mieux que tout autre. Bester adorait lui aussi les œuvres de Leigh.

On a longtemps tenu la *science-fiction* dont Brackett a fait sa spécialité pour le bâtard de la science-fiction (qui concerne la spéculation scientifique) et de la *fantasy* (qui concerne la magie). Les critiques la détestaient parce qu'il était tout sauf cool d'être aussi ouvertement et délicieusement romantique, de combiner le naturel et le surnaturel avec si peu d'effort. C'est peut-être pour cette raison que Leigh a dissimulé son sexe au début. Ce type de récit n'avait rien de féminin. Son amie Catherine Moore a aussi dû s'avancer masquée, sous le nom de C.L. Moore, pour éviter d'offusquer davantage les lecteurs. Sauf à se parer des oripeaux déchirés du roman rose ou à s'affubler d'un chapeau de cowboy, le romantique des années 40 et 50 devait fumer comme un pompier et porter un feutre et un pardessus, ou il pouvait se rhabiller. Le boulot ne convenait pas aux femmes. C'est tout à la gloire d'Howard Hawks (on connaît l'anecdote) d'avoir accepté sans sourciller que le type engagé pour scénariser *Le Grand sommeil* s'avère une jeunette en robe de vichy. Il respectait les fortes femmes autant qu'il exploitait les faibles. Impressionné par l'intégrité de Leigh, il a tenu à ce qu'elle fasse le film. Nombreux sont ceux qui pensent qu'elle a beaucoup contribué à sa qualité. Plus tard, elle a travaillé avec Hawks et Wayne sur *Hatari!* (à propos duquel elle regorgeait d'anecdotes croustillantes) et *Rio Lobo*, ainsi que sur le classique *Rio Bravo*. Elle a aussi écrit pour la télévision. Tout comme ses récits martiens, le western s'appuie sur un paysage qui reflète les sentiments ; et Leigh savait à merveille peindre de tels paysages.

Dans une certaine mesure, le rejet, après-guerre, des atours de la *fantasy* résultait de notre maturité culturelle soudaine : on avait vu les conséquences de l'usage immodéré par Hitler de la propagande romantique. Même Errol Flynn a dû quitter ses collants pour endosser le pardessus. *Le Chevalier du roi*, avec Tony Curtis, symbolisait les films historiques fauchés, au casting absurde. Robert Taylor se fourvoyait en Ivanhoé, mais Elisabeth Taylor restera la meilleure Rebecca de tous les temps. Tout professionnel ambitieux fuyait de telles parodies. On n'acceptait un certain romantisme que dans des domaines restreints. Le

cénacle littéraire tolérait *Le Troisième homme* ou Philip Marlowe, mais pas *Gormenghast*, ni Eric John Stark. Pourtant, Brackett a moins en commun avec Mervyn Peake qu'avec Graham Greene, Raymond Chandler et autres génies de la littérature populaire. Ce que tous ces écrivains évoquent, toutefois, outre le sentiment d'une perte irréparable, c'est un passé impossible à racheter et un avenir incertain. Les héros de Leigh se reprochent une transgression que tout le monde, sauf eux, leur pardonne. À l'époque des premiers textes de Brackett, notre perspective historique, le sentiment d'un progrès inéluctable vers la civilisation, tout cela venait d'exploser sous la canonnade. Les armées nazies semblaient devoir conquérir l'Europe entière. Les aspirations idéalistes à la paix dans le monde et au règne de la raison éclairée cédaient face à la rhétorique minable d'un mauvais journaliste comme Mussolini ou d'un médiocre peintre du dimanche comme Hitler. Bogart a prononcé divers discours sur ce que de tels événements nous inspiraient, dont le plus célèbre dans *Casablanca*. Mais la SF de l'époque ne reflétait guère l'humeur ambiante, elle, sauf sous ses aspects les plus militaristes et xénophobes. À force de prêcher l'optimisme et de célébrer des fêlés qui créaient des machines à mouvement perpétuel et des cultes comme la Scientologie qui offraient la responsabilisation personnelle et une alternative à la guerre atomique, John W. Campbell n'a pas remarqué que le monde se transformait en profondeur. Nous commençons tout juste à nous aviser que le contrôler, ce monde, ne produirait peut-être pas les effets désirés. Je me demande encore si l'échec de l'expérience hitlérienne n'a pas déçu Campbell. Il allait au rythme de ses propres mélodies simplistes et entraînantes, sûr qu'il était de comprendre le futur. Ironie des choses, ce sont les humanistes tels Sheckley, Bester et Dick qui ont le mieux prédit le présent. La plupart des textes publiés par Campbell ont mal vieilli, tandis que Leigh, à l'instar de nombre de ses pairs, a capturé l'humeur de son temps, qui s'adapte sans mal à notre temps et qu'on retrouve dans les romans de William Gibson et les BD de Moore ou de Gaiman. Aussi bonne soit-elle, « Martian Quest » n'a rien de l'œuvrette habituelle d'un collaborateur d'*Astounding*.

Comme ses héros, Leigh préférait vivre en hors-la-loi. Son premier amour demeurait la *science-fiction* qu'elle pratiquait envers et contre tout, et qui payait moins que tout autre genre dans les *pulps*, voire que tout autre type de science-fiction. Si elle avait choisi, dans son œuvre, de fréquenter davantage la vermine des rues de Los Angeles que les rebus de l'espace, elle aurait gagné beaucoup plus. Voici un de ses personnages, Mike Vickers, habitué à piloter une Ford 1940 plutôt qu'un tramp interplanétaire :

Il y avait la rue. Étroite et tortueuse. Pas de réverbères, ni de chaussée. Il y avait de petites maisons en adobe. Il y avait les ordures et leur odeur,

lourde, fétide, et la saleté, et un rat mort dans la poussière, et le souffle tiède du vent. Vickers se recula. Il avait peur. Il ordonna à ses pieds de bouger, et le sol se déroba sous lui tel le cours d'un ruisseau. Il poussa un cri, assez fort pour que Dieu l'entende, mais tout ce qui sortit d'entre ses lèvres, ce fut un murmure : Angie ! Angie.

Il y avait quelqu'un dans son dos qui n'allait pas le laisser s'échapper.

Dénichez un exemplaire de *Stranger at Home* [Étranger chez soi], publié sous le nom de George Sanders, où figure ce passage, et vous comprendrez ce que je veux dire. Son nom à elle y figure aussi. Le livre, paru en 1946, est dédié « à Leigh Brackett, que je n'ai jamais rencontrée ». J'aime à croire que George Sanders a souhaité ainsi la créditer. J'adorerais voir ce bouquin réédité. C'est sans doute aux grèves d'Hollywood qu'on doit la majorité de ses textes de l'époque : quand Leigh ne pouvait pas écrire pour le cinéma, elle se rabattait sur la fiction. Par la suite, elle a choisi la science-fiction plutôt que le cinéma. Elle n'a laissé qu'un scénario de *science-fantasy*, *L'Empire contre-attaque*, pour lequel elle a eu le privilège de se parodier, comme avec *El Dorado*, sa resucée de *Rio Bravo* — un jour, elle a même suggéré à Hawks de se contenter de changer les noms du précédent scénario qu'elle lui avait fait, pour économiser un peu de fric.

Leigh n'aimait guère travailler dans un domaine classique, aussi bon que soit le résultat. Attachée à sa liberté, elle a, comme bien des auteurs de sa génération, choisi de gagner une maigre pitance dans le domaine de la *science-fantasy* afin d'exprimer son romantisme visionnaire, son amour de l'exotisme, son respect pour les vieilles civilisations et sa foi inébranlable en l'individu. Elle aimait l'Angleterre, elle tirait fierté de ses origines anglaises et écossaises, mais elle restait américaine jusqu'au tréfonds. Et elle incarnait véritablement ce que les Américains ont de meilleur.

C'est leur œuvre qui leur a valu mon admiration, mais ce sont leur intégrité à l'ancienne, leur générosité et leur robuste bon sens qui m'ont séduit chez Leigh et son mari en tant que personnes. J'avais un peu plus de vingt ans quand nous avons fait connaissance dans une convention de SF. J'ai entendu dire qu'ils me cherchaient pour me féliciter. En quoi avais-je pu impressionner de tels géants ? Ils voulaient peut-être louer mes qualités de plagiaire, conscient ou inconscient ? On nous a présentés, et Ed m'a serré la main avec enthousiasme. « Je tenais à vous saluer. On m'appelait "le briseur de planètes", mais vous, Mike, vous avez détruit l'univers ! » Il était trop aimable pour mentionner que mon bouquin tout branlant n'aurait guère pu être écrit sans les échos de Brackett qui me hantaient. Si je vous en citais le début, vous croiriez lire du Leigh en petite forme. Il s'est avéré par la suite que je n'avais guère son penchant pour la romance interplanétaire, mais on retrouve son influence dans tous

mes textes d'*heroic-fantasy* situés sur Mars ou la Terre... et dans presque tous les textes d'*heroic-fantasy* écrits depuis lors !

Leigh m'a écrit pour m'annoncer la mort de son mari. Une courte lettre, triste et factuelle, avec son laconisme habituel, issu d'une époque où parler de soi passait pour indécent. Nul ne m'a écrit pour m'annoncer sa mort à elle l'année suivante. J'ai appris la nouvelle d'Harlan Ellison, qui était lui aussi de ses amis. La perdre m'a brisé le cœur, mais je la voyais mal vouloir survivre à celui qui l'avait accompagnée pendant plus de trente-cinq ans. Et, bien sûr, elle survit, comme tout auteur influent, par ses lecteurs et par les jeunes gens romantiques de mon acabit qu'elle a encouragés à rêver et à rester fiers de leurs rêves.

Michael Moorcock,
Circle Squared Ranch,
Lost Pines, Texas.
Octobre 2000.

L'Épée de Rhiannon

1.

La porte de l'infini

Matt Carse, à sa sortie de chez *Madame Kan*, s'aperçut tout de suite qu'on le suivait. Le rire des petites femmes brunes avait beau résonner encore à ses oreilles, le doux et chaud brouillard de la fumée de *thil* monter encore devant ses yeux, rien de tout cela n'étouffait le tapotis de sandales qu'il percevait derrière lui, dans la froide nuit martienne.

Il dégaina tranquillement son pistolet protonique et, plutôt que de tenter d'échapper à son suiveur, il traversa Jekkara sans ralentir ni presser le pas.

La vieille ville, pensa-t-il. *Ce sera un meilleur endroit. Par ici, il y a trop de monde.*

Jekkara ne dormait pas, malgré l'heure tardive. Les cités des Bas Canaux ne dorment jamais, car la loi ne les affecte pas plus que le temps. À Jekkara, comme à Valkis et Barrakesh, la nuit n'est qu'un jour moins éclatant.

Carse longea l'ancien canal creusé au fond de la mer morte, où gisait une eau noire et tranquille. Il regardait les torches toujours allumées, agitées par le vent sec, et écoutait la musique atonale des harpes qui jamais ne se taisent. Dans les rues pleines d'ombre, hommes et femmes souples et minces le côtoyaient, silencieux tels des chats, hors le léger tintement des clochettes que portaient les femmes, un bruit aussi délicat que celui de la pluie, et le distillat de toute la suave méchanceté du monde.

Les passants ne prêtaient aucune attention à Carse. Celui-ci appartenait en effet à leur confrérie, bien qu'il fût visiblement terrien malgré sa tenue martienne, et qu'au long des Bas Canaux la vie d'un Terrien eût d'habitude moins de prix que la flamme d'une chandelle mouchée. Les hommes de Jekkara, de Valkis et de Barrakesh, qui constituent l'aristocratie du monde des voleurs, admirent l'habileté, respectent le savoir, et savent reconnaître un gentleman quand ils en rencontrent un.

C'est pour ces diverses raisons que Matthew Carse, ex-membre de la Société interplanétaire d'archéologie, ex-assistant à la chaire des Antiquités martiennes de Kahora, venu sur Mars à l'âge de cinq ans et y

résidant depuis trente ans, avait été admis dans la société très fermée des voleurs et avait échangé avec eux le serment d'amitié qui ne saurait être rompu.

Mais au long des rues de Jekkara, un des « amis » de Carse le suivait avec la ruse d'un chat des sables. Carse se demanda si la Direction de la police terrienne avait envoyé un agent à ses trousses sur Mars, mais écarta aussitôt cette idée. Aucun policier n'aurait pu survivre, à Jekkara. Non, il s'agissait d'un citoyen des Bas Canaux en mission personnelle.

Il quitta le canal. Tournant le dos à la mer morte, il pénétra dans ce qui constituait jadis l'intérieur des terres. Le terrain grimpa en pente raide jusqu'aux falaises supérieures, usées par le temps et le vent perpétuel. La vieille cité, ancienne forteresse des Rois de la mer de Jekkara, ressassait la gloire dont l'avait dépouillée depuis longtemps le retrait des eaux.

La nouvelle Jekkara, la ville vivante au bord du canal, était déjà ancienne quand Ur, en Chaldée, restait un village primitif. La vieille ville, elle, avec ses docks de pierre et de marbre encore dressés dans le port poussiéreux et desséché, était d'une antiquité qui dépassait l'imagination. Carse lui-même, qui en savait plus long à ce sujet que quiconque, était toujours saisi d'une admiration mêlée d'angoisse quand il évoquait ces temps révolus.

Il avait choisi cette direction parce que tout y était mort et désert, et qu'on pouvait y trouver la solitude nécessaire à une conversation entre « amis ».

Les maisons vides laissaient entrer la nuit. Le temps et l'érosion du vent avaient usé les coins de leurs murs et les angles de leurs porches. Aplaties, elles se fondaient dans le paysage monotone et flou, petits monticules dont les ombres enchevêtrées jetées par les lunes basses sur l'horizon se mêlaient. Sans effort, le Terrien, drapé de toute sa haute taille dans un long manteau sombre, se fondit aux ombres et disparut.

Tapi à l'abri d'un mur, il écouta les pas de l'homme qui le suivait. Le bruit s'amplifia, se précipita, ralentit, hésita, puis se pressa encore. Les pas se rapprochèrent, passèrent ; soudain, Carse bondit dans la rue avec la grâce d'un fauve et empoigna le petit corps flexible qui se tordait et qui, avec un piaillement de frayeur, recula devant la gueule glacée du pistolet protonique enfoncé dans son flanc.

« Non ! glapit l'autre. Ne tirez pas ! Je n'ai pas d'arme. Je ne vous veux aucun mal. Je désire seulement vous parler. » Il ajouta avec un accent de ruse qui perçait même à travers sa frayeur : « J'ai un cadeau pour vous. »

Carse s'assura que l'homme était désarmé et relâcha son étreinte. À la lueur des lunes, il voyait clairement le Martien — un petit voleur raté, à en juger par sa jupe et son harnachement usés et sans ornements.

La lie des Bas Canaux produisait des hommes de ce genre, frères des vers piqueurs qui sortent furtivement de la poussière pour tuer. Le Terrien se garda bien d'écarter son revolver.

« Alors, dit-il. J'écoute.

– Pour commencer, je suis Penkawr de Barrakesh. Vous avez sans doute entendu parler de moi. » Il se pavanait, à l'énoncé de son propre nom, tel un coq dépenaillé.

« Non. Je n'ai jamais entendu parler de vous. »

Penkawr eut un rictus hargneux. « Peu importe. Je vous connais, Carse. Comme je vous l'ai dit, j'ai un cadeau à vous faire. Rare et précieux.

– Si rare et si précieux que, même à Jekkara, vous avez dû me suivre dans l'ombre pour m'en parler. » Le Terrien toisa l'autre en fronçant les sourcils. « Alors, qu'est-ce que c'est ?

– Venez, je vais vous le montrer.

– Où est-il ?

– Caché. Bien caché près des quais du palais. »

Carse acquiesça. « Un objet trop rare et trop précieux pour qu'on le porte sur soi ou qu'on le montre, même au marché des voleurs. Vous m'intriguez, Penkawr. Allons voir. »

L'autre découvrit ses dents pointues qui brillèrent dans la nuit et montra le chemin. Carse le suivit à pas légers, prêt à l'action. Laisant pendre sa main armée du pistolet protonique, il se demandait quel prix allait fixer Penkawr pour son « cadeau ».

Tandis qu'ils grimpaient vers le palais, en se hissant sur des récifs usés, le long de falaises qui montraient encore des traces d'érosion marine, comme toujours il semblait au Terrien gravir une échelle du passé. Un étrange frisson le secouait et le glaçait lorsqu'il voyait les grands quais marqués par les amarres des vaisseaux. Dans ce clair de lune mystérieux, on aurait presque pu imaginer...

« Là-dedans. »

Carse le suivit à l'intérieur d'une masse sombre de pierres croulantes. Il tira d'une poche de sa ceinture une petite lampe krypton qu'il alluma d'une pichenette. Penkawr s'agenouilla et fouilla les dalles brisées du sol d'où il retira un long paquet mince enveloppé de chiffons.

Il entreprit de le déballer avec un étrange respect, presque avec crainte. Carse s'agenouilla auprès de lui et attendit, en regardant les maigres mains brunes du Martien. Quelque chose dans l'attitude de l'homme éveillait chez lui une tension similaire.

La lumière de la lampe fit jaillir une étincelle de feu d'un joyau à moitié recouvert, puis révéla l'éclat tranchant du métal. Le Terrien se pencha. Les yeux de Penkawr, des yeux obliques de loup, d'un jaune topaze, se levèrent, croisèrent le dur regard bleu du Terrien, le soutinrent un moment puis se détournèrent. D'un geste rapide, il ôta la dernière enveloppe de l'objet à même le sol.

Carse resta immobile. La chose posée entre eux brillait, flamboyait, mais aucun des hommes ne bougeait. Ils ne semblaient même pas respirer. La lumière rouge de la lampe faisait ressortir le dessin osseux des visages au-dessus des ombres immobiles, et les yeux de Matthew Carse paraissaient contempler un miracle.

Après un long moment, le Terrien allongea le bras, prit l'objet entre ses mains. Superbe et dangereuse minceur, longueur et parfait équilibre, poignée noire bien adaptée à sa longue main et, gravé sur cette ampe en symboles les plus rares et les plus anciens, un nom. Carse ouvrit la bouche et sa voix ne fut qu'un chuchotement : « L'épée de Rhiannon ! »

Penkawr soupira. « Je l'ai trouvée, dit-il. C'est moi qui l'ai trouvée.

– Où ?

– Peu importe. Je l'ai trouvée... et elle est à vous, pour un prix minime.

– Un prix minime, répéta le Terrien en souriant. Un prix minime pour l'épée d'un dieu.

– Un dieu maléfique, marmotta l'autre. Sur Mars, depuis plus d'un million d'années, on l'appelle le Maudit !

– Je sais. » Carse hocha la tête. « Rhiannon le Maudit, le Déchu, le rebelle des anciens dieux. Je connais la légende, qui raconte comment les anciens dieux vainquirent Rhiannon et l'enfermèrent dans une sépulture secrète. »

Penkawr détourna le regard. « Je ne sais rien d'aucune tombe.

– Vous mentez, lui dit Carse tout bas. Vous avez découvert la tombe de Rhiannon, ou vous n'auriez pu découvrir son épée. Vous avez trouvé, d'une manière ou d'une autre, la clef de la plus ancienne légende sacrée de Mars. Les pierres mêmes de l'endroit valent leur pesant d'or, pour qui s'intéresse à la question.

– Je n'ai pas découvert de tombe ! insista l'autre, renfrogné. Mais l'épée seule vaut une fortune. Je n'ai pas osé chercher à la vendre. Ces Jekkariens me l'arracheraient tels des loups, s'ils la voyaient. Mais vous, Carse... vous pouvez la vendre. » Le petit voleur frissonnait de convoitise. « L'introduire en fraude à Kahora et la céder à un Terrien pour une fortune.

– C'est ce que je ferai. Mais nous allons d'abord retirer les autres objets de la tombe. »

Une sueur abondante coulait sur le visage de Penkawr. Il chuchota après un long moment : « Tenez-vous-en à l'épée. C'est bien suffisant. »

Carse comprit combien l'angoisse du voleur était faite d'avidité et de crainte. Ce n'était pas qu'il eût peur des Jekkariens ; il craignait autre chose, quelque chose qui devait être en vérité terrifiant pour l'emporter sur sa rapacité.

« Avez-vous tellement peur du Maudit ? Peur d'une simple légende que le temps a tissée autour d'un vieux roi qui, depuis un million d'années, n'est plus qu'un fantôme ? » Le Terrien éclata de rire et fit

briller l'épée dans la lumière. « Ne vous inquiétez pas. Je tiendrai les fantômes à distance. Pensez à l'argent ! Vous pourriez avoir un palais avec une centaine de charmantes esclaves qui vous rendraient heureux ! »

Sur le visage du Martien, il vit passer la frayeur et la convoitise.

« J'ai vu quelque chose, Carse, quelque chose qui m'a terrifié. Je ne sais pourquoi. » La cupidité l'emporta. Penkawr lécha ses lèvres sèches. « Mais peut-être, comme vous dites, tout cela n'est-il que légende. Et il y a là des trésors que m'enrichiront au-delà de mes rêves les plus fous, même si je ne dois en avoir que la moitié.

– La moitié ? » Carse sourit. « Vous vous méprenez, Penkawr. Votre part sera d'un tiers.

– Mais c'est moi qui ai trouvé la tombe ! se récria l'autre, furieux. C'est ma découverte ! »

Le Terrien haussa les épaules. « Si vous ne voulez pas vous contenter de ce que je vous propose, gardez votre secret. Gardez-le... jusqu'à ce que vos "frères" de Jekkara vous l'arrachent avec des pincettes brûlantes quand je les aurai mis au courant.

– Vous feriez cela ? s'étrangla Penkawr. Vous le leur diriez pour me faire tuer ? »

Le petit voleur fixait un regard plein d'une rage impuissante sur Carse qui dressa sa haute taille dans la lumière de la lampe, l'épée entre les mains. Son manteau glissant en arrière découvrit ses épaules nues, laissant voir l'éclat du collier et de la ceinture ornés de pierres précieuses et dérobées à un roi mort. Il n'y avait chez le Terrien aucune douceur, aucune pitié. Les déserts et le soleil de Mars, le froid, la chaleur, la faim, ne lui avaient laissé que des os et des muscles de fer.

Penkawr frissonna. « Très bien. Je vais vous conduire à la tombe.

– Je savais que vous le feriez », répondit Carse avec un sourire.

Deux heures plus tard, ils gravissaient à cheval les sombres collines érodées par le temps qui se profilait derrière Jekkara et le fond de la mer morte.

Il était très tard. Carse aimait cette heure, parce qu'il semblait alors que la planète s'identifiât à un vieux guerrier enveloppé d'un manteau noir, l'épée brisée à la main, qui ressasserait les éternels rêves si proches de la réalité et se souviendrait du son des trompettes, des rires, et de sa propre force.

La poussière des collines anciennes chuchotait dans le vent perpétuel. Phobos s'était couchée. Les étoiles jetaient une clarté glaciale. Les lumières de Jekkara et le grand vide noir du fond de mer se trouvaient loin au-dessous d'eux. Le Terrien suivait Penkawr dans les gorges à pic et leurs montures disgracieuses se frayaient un chemin sur le sol perfide avec une étonnante agilité.

« Voilà comment je suis tombé sur l'endroit, raconta le voleur. Sur une corniche, ma bête s'est cassé une patte dans un trou et le sable, en

s'écoulant à l'intérieur, a élargi la crevasse. La tombe était creusée là, à même la roche de la falaise. Mais quand je l'ai découverte, l'entrée était bouchée. »

Il se retourna et fixa sur Carse son maussade regard jaune. « C'est moi qui l'ai trouvée, répéta-t-il. Je ne vois toujours pas pourquoi je vous donnerais la part du lion !

– Parce que je suis le lion », répondit gaiement Carse.

Il fit quelques passes avec l'épée, sentit qu'elle convenait à son poignet flexible et regarda glisser sur l'arme la lumière des étoiles. L'excitation lui faisait battre le cœur, l'excitation de l'archéologue autant que du pillard.

Il savait mieux que Penkawr l'importance de cette trouvaille. L'histoire de Mars est si longue qu'elle se perd dans un passé brumeux dont ne subsistent que de vagues légendes — des légendes de races humaines et mi-humaines, de guerres oubliées, de dieux disparus.

Les plus grands de ces dieux étaient les Quiru, des dieux et des héros, des hommes, mais surhumains, omniscients, omnipotents. Ils comptaient dans leurs rangs un rebelle : le sombre Rhiannon, le Maudit, dont le coupable orgueil avait causé une mystérieuse catastrophe.

Pour ce péché, les Quiru, d'après les mythes, avaient broyé Rhiannon et l'avaient enfermé dans un tombeau dissimulé. Et, depuis plus d'un million d'années, les hommes cherchaient cette sépulture qui contenait, croyaient-ils, les secrets de la puissance de Rhiannon.

Carse était trop versé en archéologie pour prendre de vieilles légendes très au sérieux. Mais il pensait qu'il existait sans doute une tombe d'une antiquité inimaginable qui avait engendré tous ces mythes. Plus ancienne relique de Mars, cette sépulture, avec tout ce qui s'y trouvait, ferait de Matthew Carse l'homme le plus riche des trois mondes — si, toutefois, il en sortait vivant.

« Par ici », dit soudain Penkawr qui chevauchait dans un silence boudeur depuis un long moment.

Ils se trouvaient très loin derrière Jekkara, dans les plus hautes montagnes. Carse suivit le petit voleur sur une corniche étroite au flanc d'une falaise abrupte.

Penkawr descendit de sa monture et fit rouler de côté une grande pierre. Il découvrit ainsi dans la falaise un trou assez large pour qu'un homme puisse s'y faufiler.

« Vous d'abord, dit le Terrien. Prenez la lampe. »

L'autre obéit à contrecœur et Carse le suivit dans ce terrier.

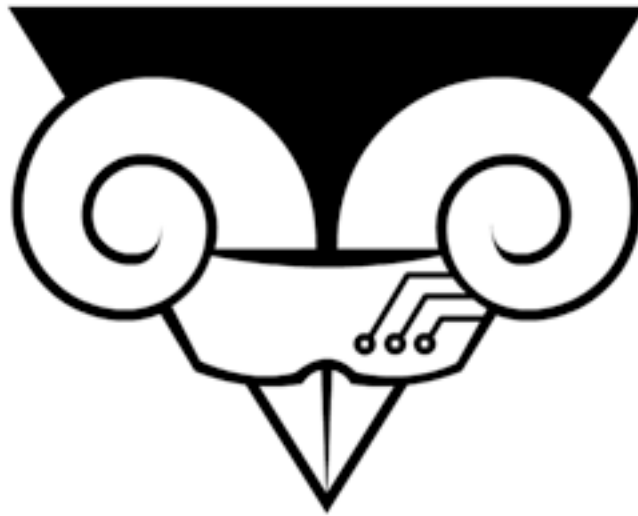
Tout d'abord, au-delà de la lumière de la lampe krypton, ce fut l'obscurité complète. Le petit voleur rentra la tête dans les épaules, effrayé.

Le Terrien lui arracha la lampe et la brandit. Un couloir s'enfonçait dans le roc, carré, sans ornements. La pierre avait un poli extraordinaire. Carse avança, Penkawr sur ses talons.

1973. The Long Goodbye (d'après le roman éponyme de Raymond Chandler). U.S., réalisation : Robert Altman, interprètes : Elliott Gould, Sterling Hayden... [Titre français : *Le Privé*]

1979. The Empire Strikes Back (en collaboration avec Lawrence Kasdan, d'après une histoire de George Lucas). U.S., réalisation : Irvin Kershner, interprètes : Mark hamill, Harrison Ford... [Titre français : *L'Empire contre-attaque*]

© Mars 2008,
Alain Sprauel.
Version 2.1



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Retrouvez Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.